

Du comté d'Argyle au royaume de Saba : Nodier et l'Écosse des origines

Associée au Primitif, au paradis perdu, à l'Âge d'Or, «la quête des origines oriente toute la production théorique, critique et narrative de Nodier» commentait Anne-Marie Roux dans un article paru en 1977 qui relevait «la fascination qu'exerce [c]e mythe chez l'écrivain».¹ La trilogie écossaise de Nodier ne fait pas exception à cette hantise des origines puisque *Promenade de Dieppe aux montagnes d'Écosse* (1821), *Trilby* (1822) et *La Fée aux Miettes* (1832) offrent des allusions explicites ou implicites à une Calédonie légendaire que Nodier s'est plu dans un premier temps à déchiffrer principalement grâce à la lecture d'Ossian, puis à éprouver directement et à reconnaître au contact du pays par le voyage qu'il effectue durant l'été 1821, enfin à réinvestir et encoder par le prisme de l'écriture de ses trois ouvrages. Ma contribution nous mènera donc au cœur de ces espaces écossais qui se jouent parfois de la géographie officielle pour toucher, en creux, au plus profond des mystères de l'*homo celticus* : celui lié à ses racines. J'ajoute que c'est dans son acception toponymique, synonyme de «lieu(x)», que j'évoquerai la notion d'«espace(s)». Par commodité, je reprends ici la définition du lieu que donne la linguiste A. Borillo, citée par R. de Villeneuve :

[U]n fragment, matériellement borné ou pas, d'un espace réel que nous percevons ou que nous pouvons nous représenter mentalement. Il ne s'agit pas de ce que l'on appelle l'espace géométrique mais d'un espace le plus souvent matérialisé par des entités, de nature solide, liquide ou atmosphérique, dans le cadre de référence que nous fournit notre monde terrestre.²

¹ Anne-Marie Roux, «L'âge d'or dans l'œuvre de Nodier – Une recherche du temps perdu à l'époque romantique» in *Romantisme* n° 16, 1977, pp. 20-33 (p. 20) et, du même auteur, «Nodier et l'âge d'or : la quête de l'origine» in *Littérature*, n° 25, février 1977, pp. 100-113. Le même constat est dressé par Roselyne de Villeneuve dans «Temps et écriture du voyage chez Nodier : à la recherche du primitif» (*Littératures* n° 58-59, Toulouse, Presses Universitaires de Toulouse-Le Mirail, 2008, pp. 277-294). Sur le sujet, on consultera également avec profit les articles de Fiona McIntosh-Varjabédian : «Nodier et le primitif : examen des enjeux et des problèmes à la lumière des théories esthétiques anglo-saxonnes et écossaises du dix-huitième siècle» (in *Nodier*, sous la dir. de G. Zaragoza, Dijon, EUD, 1998, pp. 19-36) et «Le Primitif : complexité et diversité d'une notion» (Introduction au *Discours sur le primitif*, sous la dir. de F. McIntosh-Varjabédian, Lille, UL3, 2003, actes du colloque international de l'Université Charles-de-Gaulle - Lille III, 17-18 nov. 2000, pp. 9-21).

² Andrée Borillo, *L'Espace et son expression en français*, Paris, Ophrys, 1998, p. 2, citée par R. de Villeneuve, *La Représentation de l'espace instable chez Nodier*, Paris, Honoré Champion, coll. «Romantisme et modernité», n° 122, 2010, p. 12.

Espaces référentiels

Promenade est une parfaite illustration d'une certaine reconstruction de l'espace référentiel par le jeu de l'écriture viatique.³ Georges Zaragoza, dans l'édition critique de ce texte, a parfaitement montré que les différences observées entre le manuscrit de l'œuvre et l'édition originale prouvent de toute évidence une volonté marquée de dévier le parcours d'origine du voyageur Nodier pour mieux valoriser une percée graduelle en direction de la nature sauvage et pittoresque.⁴ C'est donc bien la mise en scène de l'antédiluvienne Calédonie qui intéresse *in fine* le diariste Nodier. Le chapitre «Calédonie» s'ouvre ainsi sur une apostrophe redoublée en latin, langue des origines, avec une formule qui pastiche le discours des navigateurs et des explorateurs face aux grandes découvertes : «CALEDONIAM ! *Caledoniam* !»⁵. La quête de l'espace pittoresque est donc tributaire d'une certaine théâtralité textuelle inscrite dans la calligraphie. Le passé mythique jaillit : les gestes ancestraux, comme ceux de la batelière sur le lac Katrine, miment cette reconstitution archéologique de la Calédonie des origines, y compris par le chant que portent la voix de Mannah, la batelière, et la langue gaélique elle-même, empreinte de poésie primitive :

Elle se jette dans l'eau pour mettre une barque à flot, s'élance depuis la grève à dix pieds d'éloignement, et tombe à genoux sur le pont. Elle court de la poupe à la proue, s'assied, fait jouer les rames et chante. Elle est toujours prête à s'égayer, toujours prête à s'attendrir. Si un homme la regarde, elle imprime au bateau un mouvement de longue impulsion, quitte la rame, plonge ses mains dans l'eau, se lave le visage et le cou, roule avec véhémence ses longues tresses de cheveux noirs autour de son peigne à trois dents, les fait retomber en anneaux pleins de grâce, et recommence à ramer et à chanter, en cherchant continuellement à droite et à gauche un écho qui reçoive sa voix et qui lui réponde.⁶

La vérité organique des origines irradie le lieu : c'est une *parole* des origines qui cherche à circonscrire l'espace décrit dans l'espace du paragraphe. Dans ce tableau en mouvement, le présent de description, l'ample énumération de la dernière phrase servent ici une gestuelle ancestrale que l'on devine répétée de génération en génération, gestuelle

³ Pierre Rajotte a bien posé le problème de l'espace référentiel lié au récit de voyage : «la plus grande difficulté que pose l'écriture du récit de voyage», écrit-il, consiste en «la tension dialectique entre l'espace du référent (en tant que réalité) et l'espace de sa construction discursive». «Rendre l'espace lisible : le récit de voyage au XIX^e siècle» in *Studies in Canadian Literature / Études en Littérature canadienne*, vo. 23, n° 1, 1998, pp. 128-148 (p. 128). Art. accessible intégralement en ligne : http://www.lib.unb.ca/Texts/SCL/Vol23_1/rajotte.pdf

⁴ «[À] la lecture du manuscrit, on constate qu'il [Nodier] se rend à Oxford après le séjour en Écosse, et qu'il visite la cathédrale de Glasgow après qu'il a achevé son circuit dans les Highlands ; dans la version publiée, les deux épisodes sont inversés ; de sorte que la visite de l'Écosse semble conduire le voyageur de la civilisation aux lieux les plus sauvages. La découverte de la Calédonie et de ses paysages fameux se donne comme l'aboutissement du périple, ce qu'elle n'était pas dans les faits.» Introduction à *Promenade de Dieppe aux montagnes d'Écosse*, éd. établie, présentée et annotée par Georges Zaragoza, Paris, Honoré Champion, coll. «Textes de Littérature moderne et contemporaine», n° 58, 2003, p. 22.

⁵ *Promenade*, *Ibid.*, p. 91. C'est Nodier qui souligne.

⁶ *Ibid.*, p. 114.

accompagnée du chant, langue universelle et primaire dont «l'écho» témoigne métaphoriquement de cette transmission depuis la nuit des temps.

Cette quête des origines, parce qu'elle prend justement sa source dans la nuit des temps, est aussi une vision où le merveilleux travaille le légendaire, comme c'est le cas dans *l'incipit* de *Trilby*, par le biais des croyances populaires ancestrales.

Il n'y a personne parmi vous, mes chers amis, qui n'ait entendu parler des *drows* de Thulé et des *elfs* ou lutins familiers de l'Écosse, et qui ne sache qu'il y a peu de maisons rustiques dans ces contrées qui ne comptent un follet parmi leurs hôtes.⁷

L'espace légendaire infuse l'espace géographique : Thulé, durant l'Antiquité, renvoyait aux confins du monde connu, limite ou frontière septentrionale de la sphère de l'humanité propice à la propagation de légendes ou de croyances les plus extravagantes dont l'Écosse héritera jusqu'au XVII^e siècle.⁸ On remarquera, dans *Promenade*, l'emprise de l'italique dans l'espace du texte de Nodier pour signifier le caractère étranger mais aussi mystérieux et poétique des toponymes gaéliques alimentés par les légendes locales. Les montagnes sont l'occasion d'associer ou fondre le paysage dans la légende étiologique : «Le *Cobler* s'appelle aussi le *Ben-Arthur*, nom d'un géant des temps fabuleux qui aimait probablement à se reposer au sommet des montagnes sur un trône de basalte.»⁹ Cette vue de l'esprit fusionne à l'imposante nature minérale un personnage étiologique, étape zéro de la personnification de la montagne que magnifie un véritable patronyme (Arthur), en lieu et place du seul toponyme. La personnification sera totale au sujet du Ben-Lomond décrit comme «LE ROI DES MONTAGNES (*king of hills*)».¹⁰ L'étymologie, sciences des origines par excellence aux yeux du linguiste Nodier, révèle cette parenté humaine en filigrane de son appellation : «*Llwmonwy* signifie *la montagne chauve*.»¹¹ L'emprise de cette personnification tellurique est servie par un discours renvoyant aux langues sources et par le couronnement des majuscules, aussi imposantes que majestueuses, ainsi que par l'italique, marqueur de pittoresque au cœur d'un texte aussi uniforme dans sa typographie, en dehors de ces deux effets, que ne l'est le paysage environnant, désertique pour celui qui le contemple depuis le sommet du Ben-Lomond. C'est

⁷ *Trilby, ou le Lutin d'Argail* in Ch. Nodier, *La Fée aux miettes – Smarra - Trilby*, éd. établie, présentée et annotée par Patrick Berthier, Paris, Gallimard, coll. "Folio Classique", 1982, pp. 67-122 (p. 102). C'est Nodier qui souligne.

⁸ Michel Duchein, spécialiste de l'histoire de l'Écosse, rapporte qu'«au XV^e siècle, l'Italien Aeneas Silvius Piccolomini, futur pape Pie II, acceptait sans scepticisme apparent des récits fantastiques sur les Orcades comme, à la même époque, on croyait aux cyclopes et aux monstres à tête de chien en Afrique.» M. Duchein, *Histoire de l'Écosse*, Paris, Fayard, 1998, pp. 12-13.

⁹ *Promenade, op. cit.*, p. 107. C'est Nodier qui souligne.

¹⁰ *Ibid.*, p. 97. C'est Nodier qui souligne.

¹¹ *Ibid.*, p. 94. C'est Nodier qui souligne.

le visage de toute l'Écosse des Highlands qui s'en trouve bouleversé, revêtu de son voile primitif. Une fiction comme *Trilby* tient le même discours mais de façon plus épurée. S'il y est fait mention, sans surprise, d'«Arthur le géant»¹², on peut également y retrouver «la pointe âpre du Ben-Lomond» et «la tête chauve du roi des montagnes».¹³ Le conte, plus rétrospectif dans sa genèse, aplanit graphiquement l'enthousiasme premier de la découverte *in situ* des lieux mais conserve les mêmes principes de figuration.

La dimension de théâtralité et la personnification des lieux manifestent une impression onirique.¹⁴ «On ne regarde avec une passion esthétique que les paysages qu'on a d'abord vus en rêve» écrit fort judicieusement Gaston Bachelard.¹⁵ Ce masque du Primitif envahissant le descriptif passe aussi par le prisme d'analogies qui placent au premier plan la fiction ou le souvenir de la fiction en lieu et place de l'environnement réel de notre expéditionnaire : dans *Promenade*, l'espace référentiel est ainsi littéralement miné par des lieux exemplaires du corpus de la poésie ossianique. Ce n'est plus la Clyde mais la rivière *Clutha* de la saga d'Ossian que Nodier voit. L'apostrophe «Voilà Morven !» prononcée par un guide de Nodier et rendue au discours direct impose aux montagnes d'Argyle une lecture ossianique autochtone d'un lieu ressuscitant l'ancien royaume gaélique.¹⁶ Les espaces référentiels des Highlands peuvent alors se mouvoir en «cosmographie ossianique»¹⁷. Les «bruyères de Cona»¹⁸, pays d'Ossian, bordent le lac Katrine qui perd soudainement sa charge de *réalité* pittoresque pour se nimer d'une épaisseur poétique primaire refoulée des eaux noires du néant, des temps reculés de l'âge d'Oscar et d'Ossian.

Le topos romantique du lac, élément archétypal du paysage écossais, permet à Nodier ce chemin à rebours sur l'Écosse des origines. Métaphore d'une remontée dans le temps, le franchissement des lacs Lomond, Katrine puis Long permet de remonter dans l'arbre de la généalogie ossianique. La traversée du lac Long et de ses abords, au chapitre XXVII, en fin

¹² *Trilby*, *op. cit.*, p. 100.

¹³ *Ibid.*, pp. 99-100.

¹⁴ «Cette personnification signale l'entrée dans la légende et marque le seuil entre un espace onirique de l'entre-deux, indécis, où les éléments semblent «sans nom», où les repères référentiels habituels sont brouillés, et un espace merveilleux qui inverse purement et simplement ces mêmes repères.» R. de Villeneuve, *op. cit.*, p. 257.

¹⁵ G. Bachelard, *L'Eau et les rêves – Essais sur l'imagination de la matière*, Paris, José Corti / Le Livre de Poche, coll. «Biblio essais», 1942, p. 11.

¹⁶ *Promenade*, *op. cit.*, p. 116.

¹⁷ *Ibid.*, p. 112.

¹⁸ *Ibid.*

de parcours dans cette région, est ainsi l'occasion de retrouver le père d'Ossian, «car c'est bien là que Fingal a régné et que fleurit la milice héroïque des demi-dieux d'Ossian.»¹⁹

La dimension ossianique n'est pas absente de *Trilby* mais elle est, me semble-t-il, moins présente dans les espaces référentiels : c'est davantage l'espace immatériel, une «atmosphère idéale d'âge d'or»²⁰ mais aussi empreinte «de malédictions et de vengeances»²¹ portée par les brumes envahissantes et une nature parfois menaçante qui y font songer. C'est par l'évocation de cette nature maîtresse d'où se font entendre «d'espace en espace les cordes de la harpe écossaise»²² que se fait la référence à Ossian, «barde du III^e siècle»²³. A la plénitude du Nord correspond celle de la prose poétique héritée des poèmes de Macpherson. C'est en cela qu'une certaine saveur ossianique se dégage subrepticement de *Trilby* :

L'aube du Nord, qui avait commencé à blanchir l'horizon polaire depuis le coucher du soleil, déployait lentement son voile pâle à travers le ciel et sur toutes les montagnes, triste et terrible comme la clarté d'un incendie éloigné auquel on ne peut porter du secours [...], et l'aigle épouvanté criait de terreur à la pointe de ses rochers, en contemplant cette aurore inaccoutumée qu'aucun astre ne suit et qui n'annonce pas le matin.²⁴

L'expression de l'exotisme du Nord est aussi celle, inquiétante, d'un monde en perdition, d'un monde qui voit peut-être les fondements d'une Écosse du temps jadis se perdre dans une nuit sans fin.²⁵ Sur un mode plus anecdotique enfin, mais d'un comique trahissant un certain scepticisme, *La Fée aux Miettes* exprime aussi par la présence d'un édifice comme «l'hôtel de Calédonie»²⁶ une certaine mise à distance de cet héritage du pays des ancêtres. A travers cette enseigne commerciale, siège d'expériences cauchemardesques pour Michel²⁷, il y a la vision d'une société en pleine mutation : l'Écosse du voyage de Nodier est un pays qui s'ouvre rapidement au tourisme et se développe à vue d'œil, avec son lot de banalisation

¹⁹ *Ibid.*, p. 121.

²⁰ Paul Van Tieghem, *Ossian en France*, Université de Paris, Paris, C. Colin, 1917, p. 15.

²¹ *Trilby*, *op. cit.*, p. 90.

²² *Ibid.*, p. 79.

²³ Comme l'annonce la traduction française publiée par Letourneur en 1777 de l'œuvre de Macpherson.

²⁴ *Trilby*, *op. cit.*, p. 119.

²⁵ Sur ce thème, voir Marie-Antoinette Grunewald, «Charles Nodier et sa prévision de la fin du monde» : «Nodier appartient au premier de ces courants [pessimiste, par rapport au courant «optimiste scientifique»], pour qui l'Âge d'Or se situe dans la nuit des temps.» *Europe "Charles Nodier"*, 58^e année, n° 614/615, Paris, juin/juillet 1980, pp. 54-59 (p. 56).

²⁶ *La Fée aux Miettes* in Ch. Nodier, *La Fée aux miettes – Smarra - Trilby*, éd. de P. Berthier, Paris, Gallimard, coll. «Folio Classique», 1982, pp. 123-323 (p. 219). C'est un exemple parmi d'autres variantes : «enseigne de Calédonie», «auberge de Calédonie», «hôtesse de Calédonie». C'est Nodier qui souligne.

²⁷ Sur la dimension cauchemardesque liée à ce lieu et la référence à *L'Auberge rouge* de Balzac (1831), voir la note 2 sur le chap. XV de l'éd. de P. Berthier, pp. 388-389.

autour de dénominations ou de lieux censés attirer le voyageur. Lieu archétypal, «l'hôtel de Calédonie» n'est pas l'auberge de l'Âge d'Or mais celle, plus banale, du «lion d'Or»: lieu de toutes les aventures, dans tous les sens du terme, c'est une dérivation écossaise du stéréotype hôtelier que l'on trouve dans des récits où le picaresque se trouve happé et pastiché, comme dans *Manon Lescaut* de l'Abbé Prévost. Cette stéréotypie est contrebalancée par des lieux liés au symbole ou au mythe : c'est ce sur quoi je vais maintenant me pencher.

Espaces symboliques et mythiques

L'historien Robert Lindsay témoigne que sous le règne de Jacques V d'Écosse, dans la première moitié du XVI^e siècle, le légat du Pape déclara que les autres pays identifiaient la terre de Wallace et de Bruce comme, je cite, «the arse of the world» (c'est-à-dire «le trou du cul du monde»), métaphore suffisamment significative pour qu'elle se passe ici de commentaire...²⁸ Le Romantisme européen porte bien sûr d'autres jugements sur l'espace écossais. Pour Nodier, il est essentiellement lié à la recherche d'un monde à la fois légendaire et merveilleux que le symbolique et le mythique sont censés pouvoir évoquer ou ranimer par le biais des espaces.

Marginalisée et cantonnée à une unique remarque touristique dans *Promenade*, «la charmante ville de Greenock, un des ornements du Renfrew»²⁹, est, au moins statistiquement, érigée dans *La Fée aux Miettes* en une capitale de l'Écosse de... 22 088 habitants au recensement de 1821. C'est dire la distance qui s'opère, sur le terrain des espaces symboliques, entre le conte et la relation de voyage : on dénombre dans *La Fée aux Miettes* cinquante-cinq occurrences du nom de Greenock. C'est le toponyme le plus fréquent dans l'économie et la cartographie onirique du conte. Il y est omniprésent, disséminé, fondu dans le corps du récit et du texte lui-même, mais à un degré tel d'insistance et de répétition qu'il s'apparente à un message subliminal.³⁰ Le lecteur est censé ressentir le même effet d'attirance ou d'attraction de ce lieu magnétique vis-à-vis de Michel qui tente d'y rejoindre la Fée aux Miettes avec le médaillon de Belkiss pour unique boussole («Je ne cessai de contempler le portrait de Belkiss

²⁸ Robert Lindsay of Pitscottie : *The History of Scotland; From 21 February, 1436 to March, 1565* [...], Édimbourg, Baskett & C^{ie}, 1728, p. 147. W. Scott, qui fait allusion à cette anecdote dans *Waverley*, se joue de ses représentations du passé tout en réglant ses comptes. Voir *Waverley ou il y a soixante ans* in *Waverley et autres romans*, éd. sous la dir. de Sylvère Monod et Jean-Yves Tadié, texte de *Waverley* traduit, présenté et annoté par H. Suhamy, Paris, NRF-Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléiade", 2003 (chap. XXIV, p. 204).

²⁹ *Promenade*, *op. cit.*, p. 122.

³⁰ Le poète russe Kouzmine semble avoir été sensible à cet aspect. Sur le sujet, voir dans ce même numéro des *Cahiers d'Études Nodieristes* la traduction que donne Virginie Tellier de l'article de M. P. Odesski, "Le toponyme «Greenock» dans le cycle de M. A. Kouzmine *La Truite casse la glace*", pp. 193-206.

jusqu'à la ville que la Fée aux Miettes m'avait annoncée [...]»³¹). Une fois surmontées les épreuves du naufrage et du voyage terrestre, puis celles, bien plus redoutables encore, de la confrontation avec une société imperméable aux lois du rêve et de la folie, les portes d'un paradis perdu dans Greenock peuvent s'ouvrir. La «maisonnette»³² de la Fée aux Miettes ne correspond à aucune description définitive. La logique d'une architecture rêvée se substitue à celle d'une réalité architecturée. Gage de cohérence indéniable, cette demeure est à l'image de sa propriétaire : insolite, miniature, introuvable, sans âge, imprévisible, inattendue, instable, à géométrie variable, accueillante, ordonnée, bigarrée, baroque, d'une pauvreté extérieure enfin qui ne laisse pas présager de ses immenses richesses intérieures. La demeure de la fée est attenante à un «modeste jardin composé de six arbres [...] dont la cime, insensible aux vicissitudes des saisons, se couronne de feuilles découpées en taffetas vert».³³ Voici la résurgence possible d'une chanson folklorique traditionnelle locale intitulée “The Green Oak Tree” qui voit dans l'origine du nom même de Greenock l'association de «green» (vert) et de «oak» (chêne). En ce sens, le jardin de la Fée aux Miettes serait le lieu originare autour duquel a pu se bâtir la ville. Cette explication onomastique fantaisiste de Greenock ne recoupe pas l'étymologie réelle de ce nom qui proviendrait d'un mot gaélique signifiant “endroit ensoleillé”. Mais folklore ancestral et étymologie officielle ne se contredisent pas. Ce jardin est un véritable petit paradis : cet étrange Éden, qui n'a rien de nordique, possède une dimension mythique et étiologique par de nombreuses caractéristiques communes qu'il partage avec celui de la *Genèse*. Sa végétation, aussi luxuriante que variée, est celle d'un lieu improbable et utopique et ressemble à celle du jardin d'Éden où il est précisé que «le Seigneur Dieu fit germer du sol tout arbre d'aspect attrayant et bon à manger».³⁴ Remarquons au passage que ce jardin comportent les «plus riantes fleurettes de la nature»³⁵ tout comme le jardin botanique de la maison des lunatiques de Glasgow est «riche en plantes rares et merveilleuses»³⁶ dont, naturellement, des mandragores, *racines* fondamentales s'il en est : le caractère humain de l'élément floral doit sans doute faire correspondre ces deux jardins sur le chemin de l'initiation de Michel. Le principe de l'accumulation fait du parc de la fée un jardin

³¹ *La Fée aux miettes, op. cit.*, p. 194.

³² *Ibid.*, p. 280.

³³ *Ibid.*, p. 257.

³⁴ *La Bible – Ancien Testament*, trad. œcuménique, Paris, Le Livre de Poche, 1989 : *Genèse*, 2:9, p. 5.

³⁵ *La Fée aux Miettes, op. cit.*, p. 261.

³⁶ *Ibid.*, p. 131.

de richesses et d'abondance, là encore à l'image de l'Éden : si l'un des fleuves irriguant le jardin biblique «entoure tout le pays de Hawila où se trouve l'or – et l'or de ce pays est bon – ainsi que [...] la pierre d'Onyx»³⁷, celui construit par Nodier offre des «fruits d'or» et a le sol jonché d'«opales à l'œil de feu, [d'] améthystes limpides comme le ciel».³⁸ Notons enfin, détail curieux, que Caïn, fils aîné d'Ève, fonde sur terre la première ville biblique du nom de son propre fils, Hénok. La ressemblance phonétique et graphique avec Gre-eno(c)k est trop perceptible pour être le fruit d'une coïncidence. Elle accrédite un peu plus l'idée d'un lieu premier, utopique, idyllique et paradisiaque où la ville de Greenock a pu croître aux alentours.

Comme Greenock dans *La Fée aux Miettes*, mais pour bien d'autres raisons, l'évocation de lieux comme l'Argyle ou Inisfaïl dans *Trilby* dépasse en réalité de très loin la seule visée de pittoresque exotique ancrée dans une réalité topographique locale réelle. C'est sous les mots de Dougal le pêcheur que nous découvrons ces deux lieux écossais :

J'ai vu passer ce soir le vieux Ronald, le moine centenaire de Balva, qui lit couramment dans les livres d'église, et qui n'a pas pardonné aux lutins d'*Argail* les dégâts qu'ils ont faits l'an dernier dans son presbytère. Il n'y a que lui qui puisse nous débarrasser de cet ensorcelé de Trilby, et le reléguer jusque dans les *rochers d'Inisfaïl*, d'où nous viennent ces méchants esprits.³⁹

L'historien Amédée Thierry, contemporain de Nodier et frère cadet d'Augustin Thierry, fournit dans son *Histoire des Gaulois* des précisions capitales sur le mot «Argail» :

Gael est une contraction de Gadhel [...]. Que de bonne heure le mot *Gadhel* ait éprouvé les variations de prononciation et d'orthographe dérivant de l'affaiblissement du *dh*, on n'en saurait douter [...]. Des modifications analogues et pareillement très anciennes se montrent dans le dialecte écossais ; témoin [*et de la même manière que l'écrit Nodier !*] le mot *Argail* (le comté d'*Argyle*) contraction de *Arre-Gaidhel*, frontière des Gaels, mot qui se trouve encore orthographié *Arth-Galo*.⁴⁰

Le premier constat est que le choix du comté d'Argyle comme terre de naissance de Trilby est certes le fruit d'une connaissance précise de ce territoire que Nodier a traversé durant son périple en 1821. Mais il est surtout le vecteur probant d'une quête de l'Écosse des origines qui lie géographie, histoire, mythologie et étymologie. Le nom «Argail» orthographié de la même façon par A. Thierry et Nodier dans *Trilby* (la graphie d'usage à l'époque, comme c'est le cas dans *Promenade*, est «Argyle») porte en soi des traces du peuple primitif puisqu'il signifie «frontière des Gaels», c'est-à-dire du peuple celte.

³⁷ *Op. cit.*, *Genèse*, 2:11-12, p. 5.

³⁸ *La Fée aux Miettes*, *op. cit.*, p. 261.

³⁹ *Trilby*, *op. cit.*, p. 73. C'est moi qui souligne.

⁴⁰ Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois : depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entière soumission de la Gaule à la domination romaine*, vol. 1, Paris, Didier et C^{ie}, 1857 (5^e éd., 1^{ère} éd. en 1828), pp. 100-102. C'est A. Thierry qui souligne.

Le cas d'Inisfaïl peut être exploité dans un sens encore plus révélateur. P.-G. Castex localise cette île sur «le lac Awne, dans l'Argyle»⁴¹, alors que Thierry la définit de la façon suivante : «*Inis-Fail, insula fatidica*, où existait la fameuse pierre appelée Lia-Fail, siège des rois d'Irlande.»⁴² On se souvient de l'association d'Inisfaïl dans *Trilby* avec la présence minérale par les «rochers» mentionnés par Dougal. Selon Thierry, les *Triades*, texte gallois ancestral «rédigées sur un fond traditionnel très ancien»⁴³, rapportent que

la Bretagne [comprenons le royaume de l'île de Bretagne] se nommait *Fel-Ynis*, l'île de miel, et [...] ce nom lui avait été donné par la *horde Gâl*, qui la possédait alors. [...] Elle le rattachait également aux Gaels d'Irlande, car, malgré la différence de signification qui s'est opérée dans le passage d'une langue à l'autre, *Fel-Ynis* est évidemment le même nom qu'*Inis-Fal*, un des surnoms les plus célèbres d'Irlande, d'après les monuments gaéliques.⁴⁴

Résumons. Inisfaïl, permutation de Fel-Ynis, est la dénomination double d'une petite île écossaise dans l'Argyle mais aussi de l'Irlande. C'est un espace rituel et fantasmatique offrant une dimension mythique aux yeux des Celtes. Ce nom est associé au lieu originel et au sacré, symbole du pouvoir royal et vénéré dans le monde celte, en particulier en Irlande, tant il est vrai que ce pays partage et revendique les origines d'une langue, d'une culture et de racines celtes qu'il se dispute avec l'Écosse : c'est si vrai qu'à la publication des *Fragments of Ancient Poetry* de l'écossais James Macpherson (en 1760), l'Irlande réclame sa part d'héritage et la paternité de la matière ossianique.⁴⁵ Dans ce premier opus de la saga d'Ossian, le toponyme «Innisfhallin», déclinaison d'Inisfaïl, est d'ailleurs présent à deux reprises dans une œuvre qui ne comporte que dix-sept lieux écossais répertoriés, toutes catégories confondues, ce qui dénote l'importance du lieu.⁴⁶ Mais reconsidérons le texte de Nodier à la lumière des apports de Thierry. N'est-il pas question, dans le commentaire de Dougal, d'une indication de provenance, et donc d'origine, mise en évidence par le verbe de la relative («Inisfaïl, d'où nous viennent ces méchants esprits») ? De plus, Nodier lui-même, dès sa première Préface (1822), écrit qu'il a «logé le lutin d'Argail dans les pierres du foyer»⁴⁷ : si ces mots désignent au premier degré la chaumière de Dougal, Nodier ne tente-t-il pas de nous faire comprendre

⁴¹ Ch. Nodier, *Contes*, éd. établie, présentée et annotée par Pierre-Georges Castex, Paris, Garnier, 1961, note 2, p. 106.

⁴² *Histoire des Gaulois*, *op. cit.*, note 2 p. 111.

⁴³ *Ibid.*, p. 110.

⁴⁴ *Ibid.*, pp. 110-111. C'est A. Thierry qui souligne.

⁴⁵ Sur la genèse de la proto-matière ossianique et des poèmes d'Ossian eux-mêmes, voir la copieuse introduction de P. Van Tieghem, *op. cit.*, en particulier les pp. 8-32.

⁴⁶ Cf. Ossian / Macpherson, *Fragments de poésie ancienne*, éd. bilingue établie par François Heurtematte, Paris, José Corti, coll. "Bibliothèque romantique" n° 23, 1990, p. 146.

⁴⁷ *Trilby*, *op. cit.*, p. 346.

que les termes «pierres» et «foyer» sont aussi à rapprocher, sur la piste du récit étiologique, de la pierre sacrée d'Inisfaïl et du berceau de l'âme celte, de son «foyer» originel ? Plus significatif encore est l'exorcisme de Trilby prononcé par Ronald au nom de Saint Colomban, moine irlandais dont la mission évangélique l'amena en Écosse à la fin du VI^e siècle et qui contribua à réintroduire la foi chrétienne sur ce territoire. Autrement dit, à travers la lutte qui se trame entre Ronald et Trilby, il faut peut-être aussi lire symboliquement la manifestation de cette querelle entre nations celtes dans la revendication de la maison mère du génie erse.

Dans cette lecture de l'Écosse des origines, les informations livrées par Amédée Thierry trouvent une résonance troublante à la relecture de *Trilby*... à moins que ce ne soit l'inverse. La publication de l'ouvrage de Thierry est trop tardive pour que Nodier ait pu s'en servir.⁴⁸ La question des origines ne saurait éluder celle des sources de Nodier : d'une part, le voyage en Écosse de Nodier a forcément été décisif dans sa prise d'informations, sans que nous ne puissions préciser ce point. D'autre part, et comme le rappellent fort justement P.-G. Castex et Marie-Claude Amblard⁴⁹, Nodier a pu obtenir d'Amédée Pichot de précieux renseignements de la part de cet érudit spécialiste de la Grande-Bretagne.⁵⁰ Amédée Thierry enfin nous fournit également trois sources imprimées en notes de bas de page de son ouvrage toutes antérieures à l'expérience écossaise de Nodier, l'une en anglais (1803), les deux autres en latin (1814) et en français (1818).⁵¹ Les deux dernières en particulier, conservées à la Bibliothèque nationale, ont pu être consultées par l'auteur de *Trilby*. Les œuvres de l'espace nous ramènent donc, on le constate, à l'espace livresque des Hommes : observons donc plus intimement dans un troisième et dernier volet cette relation entre espace et espèces.

⁴⁸ Les citations que j'ai mentionnées sont extraites d'éditions enrichies et postérieures à 1828, date de publication de *l'Histoire des Gaulois*. Nodier ne fera connaissance de Thierry qu'en 1829, sept ans après la parution de *Trilby*. L'historien se voit récompensé de ses travaux par le régime de Charles X qui lui offre une chaire d'Histoire à la faculté de Besançon, justement après intervention de Nodier en sa faveur. Les faits sont avérés dans une lettre de Charles Weiss adressée le 16 mars 1829 à son ami Nodier : «M. Amédée Thierry, que tu as tant contribué à faire nommer à la chaire d'histoire de la faculté de Besançon, va passer quelques jours à Paris. Il se fait un plaisir extrême de te voir et de te remercier des démarches que, sans le connaître personnellement, tu as faites en sa faveur.» *Lettres de Charles Weiss à Charles Nodier* publiées par Léonce Pingaud, Paris, Champion, 1889 (Lettre XXVIII, p. 63).

⁴⁹ Sur la dette de Nodier envers Pichot, voir A. Pichot, *Arlésiennes*, Paris, Hachette, 1860, pp. 361-377, réf. citée par M.-C. Amblard, "Nodier et Shakespeare" in *Europe*, juin-juillet 1980, note 17 p. 113.

⁵⁰ Pichot a déjà à son actif, à la date de publication de *Trilby*, la traduction des dix volumes des *Œuvres complètes* de Byron, d'un ouvrage du poète irlandais Thomas Moore ainsi que des *Romans poétiques* de Scott dont *La Dame du lac*.

⁵¹ Sharon Turner, *A Vindication of the Genuineness of the Ancient British Poems*, Londres, Williams, 1803 ; Charles O'Connor, *Rerum hibernicarum scriptores veteres*, Buckingham, J. Seeley, 1814 ; *Archives philosophiques, politiques et littéraires*, tome IV, Paris, Fournier, 1818.

De l'espace aux espèces

«Appréhender l'espace, c'est faire l'expérience de l'inquiétante altérité du monde»⁵². En ouvrant sa monumentale étude sur *La Représentation de l'espace instable chez Nodier* par ces mots, Roselyne de Villeneuve a d'entrée posé que toute réflexion sur l'espace dans l'œuvre narrative de Nodier procédait sans doute d'une savante dialectique entre l'espace en soi et des espèces singulières ou, pour le dire autrement, d'un trait d'union inévitable entre l'Ailleurs (le sol) et l'Autre (ses occupants), que le mot «altérité» sous-entend. Ma réflexion a déjà effleuré cet aspect en évoquant la batelière officiant sur le lac Katrine ou encore la Fée aux miettes et sa maison. L'espace y est intimement lié au vivant (et réciproquement), et en premier lieu à l'humain, ou, le cas échéant, au règne animal et végétal en cas de paysage non domestiqué par l'homme. Quant au minéral, espèce inorganique, il sert à l'espace tantôt de décor, tantôt de matériau. C'est par lui que nous commencerons.

Dans le chapitre XXII intitulé «Productions naturelles» de *Promenade*, Nodier mène une comparaison audacieuse et surprenante :

Il est question dans l'histoire de la conquête du Mexique d'une petite ville bâtie en pierres si brillantes que les compagnons de Fernand Cortez [Hernán Cortés] s'imaginèrent de loin qu'elle était d'argent; [...]. Quoiqu'il en soit, cette illusion se renouvelle souvent aux bords du lac Lomond, et particulièrement au cap pittoresque de Firkin, remarquable par la nature et la physionomie des rochers qui descendent vers le rivage.⁵³

L'analogie est le formidable principe de figuration d'une échelle d'appréciation dans le degré d'exotisme et de dépaysement, notions peu quantifiables en soi : pour Nodier, le paysage du lac Lomond et de Firkin est aussi exotique pour un Français que ne l'a été la ville mexicaine évoquée pour les conquistadors espagnols. C'est dire à quel point la comparaison avec le Mexique de la *Conquista* place au plus haut niveau de dépaysement le sentiment à l'origine de la remarque minéralogique mentionnée : l'exotisme du Nord n'a donc rien à envier à celui provoqué par le voyage dans des pays chauds, tropicaux ou orientaux.

Le rocher est, par définition, sans âge. Mais la pierre travaillée et rendue idéalement fonctionnelle par la main de l'homme peut également illustrer notre propos sur le même mode de la comparaison. Dans *Promenade*, c'est Édimbourg et sa réputation d'«Athènes du Nord» qui oriente cette quête urbaine des origines : le «Pirée», «l'Acropolis», «le Parthénon» imposent dans la description une topographie dédoublée, la cité royale écossaise trouvant ses points de repère par comparaison directe avec Athènes, comparaison qui va presque jusqu'à

⁵² *La Représentation de l'espace instable chez Nodier, op. cit.*, p. 11.

⁵³ *Promenade, op. cit.*, pp. 99-101.

l'assimilation («je n'ai rêvé qu'Athènes et j'ai cherché le Parthénon»)⁵⁴ Glasgow, ville dont l'expansion est contemporaine du voyage de Nodier, est par nature plus étrangère à cette recherche urbaine et architecturale des origines, à l'exception de sa cathédrale qui, fait significatif, occupe à elle-seule le chapitre XVI de *Promenade*. C'est ce bâtiment, véritable témoignage d'un passé médiéval immuable en contrepoint d'une modernité industrielle en pleine effervescence, qui attire l'attention de l'antiquaire Nodier. Cette association de la pierre et du Moyen Âge trouve aussi un exemple retentissant dans *La Fée aux Miettes*. Lorsque le narrateur déclare à Daniel, son serviteur écossais, «salue de ma part en passant le vieux rocher de Balclutha où Wallace planta son drapeau»⁵⁵, il y a par le biais du minéral une allusion triple : à Ossian d'une part, Balclutha désignant une cité mythique détruite que Fingal chante dans ses vers⁵⁶, à *Promenade* d'autre part (où l'on peut lire «Quant à moi je n'ai revu que *Balclutha* et son rocher»⁵⁷) mais aussi et surtout à l'histoire médiévale de l'Écosse puisque William Wallace est un héros national dont le nom reste associé à la résistance face à l'oppression anglaise et à la glorieuse bataille de Stirling Bridge, en 1297.⁵⁸ Ce Moyen Âge historique et la reconquête du territoire écossais rentrent ici en communion avec les actes héroïques décrits dans la poésie ossianique, d'autant que le XIII^e siècle est considéré par les historiens eux-mêmes comme un véritable «Âge d'Or» dans l'histoire de l'Écosse.⁵⁹

Passons aux espèces végétales et animales. La chasse aux papillons, pour le petit Charles qui se fait appeler Fanfan, participait-elle du même désir que celui de Michel dans sa quête de la mandragore dans *La Fée aux Miettes* ? C'est possible, dans la mesure où, rite initiatique et apprentissage vital dans les deux cas, ces deux recherches autorisent ceux qui les mènent à une lecture du monde rendue soudainement possible par la domestication de l'espace sur lequel se trouvent ces espèces rares, domestication dont ils deviennent pour le coup les seuls détenteurs.⁶⁰ Pour le botaniste et l'entomologiste Nodier, la logique me paraît être du même ordre : rechercher et ramener des échantillons de plantes et des spécimens d'insectes du

⁵⁴ *Ibid.*, p. 71.

⁵⁵ *La Fée aux Miettes*, *op. cit.*, p. 315.

⁵⁶ Cf. “Chant de Fingal – Sur la ruine de Balclutha” in *Ossian, fils de Fingal, barde du III^e siècle - Poésies galliques en vers français par M. Baour-Lormian*, Paris, P. Didot l'aîné, an IX (1801), pp. 48-50.

⁵⁷ *Promenade*, *op. cit.*, p. 122. C'est Nodier qui souligne.

⁵⁸ Cf. Michel Duchein, *op. cit.*, pp. 101-107.

⁵⁹ L'expression est rappelée par Jean-Claude Crapoulet, *Histoire de l'Écosse*, Paris, P.U.F., coll. “Que sais-je ?”, 1980, p. 28.

⁶⁰ Sur ce sujet, voir le chap. III intitulé “La quête des cœurs et des papillons” de la biographie de Nodier écrite par G. Zaragoza, *Charles Nodier – Le dériseur sensé*, Paris, Klincksieck, 1992, pp. 55-65.

Ben-Lomond, c'est aussi et surtout comprendre un lieu *in vivo* par ses composantes intrinsèques et invisibles au profane. Et les collectionner, c'est en circonscrire des caractéristiques comme devoir de mémoire, c'est inscrire les espèces vivantes de ce lieu précis sur la page du livre de la quête des origines, puisque bon nombre de ces espèces préexistaient à l'apparition et à la mainmise de l'homme. En ce sens, les deux planches d'illustrations scientifiques ont aussi ce rôle dans *Promenade* et sont un écho ou une prolongation naturelle de l'herbier de l'adolescent que fut Nodier.⁶¹ Notons aussi que dans *Promenade*, c'est la caution scientifique qui permettra d'asseoir des rapprochements audacieux entre l'Écosse et les pays chauds :

Les hautes montagnes des pays chauds présentent souvent à l'observateur les mêmes plantes que les pays les plus septentrionaux du globe. Le voyageur [...] s'étonne [...] de voir se succéder les plantes plus humbles qui naissent sous l'équateur, et même les plantes austères de l'Écosse ou de la Laponie. Ainsi sur les flancs sauvages du Cobler et du Ben-Lomond, Bory [de Saint Vincent] aurait retrouvé avec moi les tubercules de pourpre du *bæomyce corallifère* que nous avons vus briller dans les landes de l'Europe méridionale, et qu'il avait recueillis jusque sur les plateaux élevés de l'île Bourbon.⁶²

Les espèces font des espaces une géographie autre, magique. Les repères s'estompent, une nouvelle carte de Tendre se dessine peu à peu une fois l'environnement réorchestré du point de vue de la faune et de la flore :

Les plus communs et les plus singuliers [des] habitants [du lac Long] sont de petits poissons bleus qui jouent et se poursuivent entre les rameaux flottants des plantes marines, et réfléchissent sur leurs écailles dorsales, frappées du soleil, les nuances d'un azur incomparable; car ce serait leur faire tort que d'en comparer les brillantes étincelles au feu pâle des saphirs. Il me souvenait, en les admirant dans leur superbe parure, d'un lac des *Contes Arabes*, où l'on en péchait de tous pareils; mais je n'en avais jamais vu autre part.⁶³

Promenade et *Trilby*, en dépit de leur différence générique, œuvrent par la stratégie du décalque dans la même direction, qui est orientale :

Les poissons bleus du lac Long et du lac Beau, ceux qui font jouer aux rayons du soleil sous les eaux basses de la rade les saphirs de leur dos éblouissant, c'est moi qui les ai apportés des mers lointaines du Japon, pour réjouir les yeux de la première fille que tu mettras au monde, et que tu verras s'élaner à demi de tes bras en suivant leurs mouvements agiles et les reflets variés de leurs écailles brillantes.⁶⁴

L'expression «c'est moi qui les ai apportés des mers lointaines du Japon» et le motif de la naissance nous ramènent sur la piste des origines : la parole du lutin d'Argail se fait l'écho de théories qui ont prévalu jusqu'au XIX^e siècle qui voyaient dans les premiers habitants de l'Écosse et de l'Irlande, les ancêtres des Celtes, un peuple primitif venu d'Orient ! Nous voici, vous l'aurez compris, subrepticement retombés au cœur du genre humain. En 1808, dans une

⁶¹ Cf. *Promenade*, *op. cit.*, pp. 100 et 102.

⁶² *Ibid.*, pp. 101/103. L'«île Bourbon» désigne naturellement la Réunion.

⁶³ *Ibid.*, p. 121.

⁶⁴ *Trilby*, *op. cit.*, pp. 71-72.

revue aussi sérieuse que le *Scots Magazine*, les Écossais eux-mêmes pouvaient lire au sujet de leurs origines : «Les Celtes ont laissé partout derrière eux et de façon permanente des traces de leurs migrations d'Asie en Europe». ⁶⁵ L'argument repris par cette publication est avant tout philologique par la comparaison de *racines* de mots celtes avec celles d'autres langues. Beaucoup plus tard, en 1866, à l'attention de lecteurs francophones cette fois-ci, un rédacteur de la *Revue des cours littéraires de la France et de l'étranger* se montrait plus explicite.

La famille celtique, d'origine âryenne⁶⁶, est venue de l'Asie centrale peupler les Gaules, les îles Britanniques, une grande partie de l'Espagne et le nord de l'Italie. [...] les *Gaëls*, [au] nord de l'Écosse, et ceux d'Irlande [...] se distinguent de tous les autres Celtes par des traits caractéristiques, où persiste la marque du génie oriental.⁶⁷

Il n'y a donc guère à s'étonner, dans nos trois œuvres sous le signe de l'Écosse, de la présence d'innombrables références au monde de l'Orient sous ses diverses latitudes. La mode de l'Orient n'explique pas tout : Nodier fut aussi à l'écoute de ces théories supposant l'origine orientale du peuple celte qui imposent une relecture de *La Fée aux Miettes*. Belkiss a effectivement les mêmes qualités ou attributs que la reine de Saba (beauté, sagesse, intelligence, pratique de la magie) et le nom même de Belkiss est curieusement fort proche de Balqis ou Bilqis que l'on retrouve dans la tradition de l'Islam pour désigner celle qui régna sur le royaume de Saba, comme le confirme Nodier dans son récit.⁶⁸ *La Bible*, comme le *Coran*, nomme ce royaume où l'Histoire a partie mêlée avec le légendaire. Dans les lignes qui suivent, Michel traduit une affiche en hébreu, «langue primordiale, sublime et inspirée par le Divin»⁶⁹, évoquant un navire au nom symbolique et un lieu lacustre énigmatique :

La Reine de Saba est frétée pour l'île d'Arrachieh dans le grand désert libyque, où elle parviendra [...] par les canaux souterrains qu'a ouverts à un petit nombre de navigateurs choisis la puissante main de la très sage Belkiss, souveraine de tous les royaumes inconnus de l'Orient et du Midi, héritière de l'anneau, du sceptre et de la couronne de Salomon, et l'unique diamant du monde. Que sa gloire soit éternelle, comme sa jeunesse et sa beauté !⁷⁰

⁶⁵ «The Gaels, in their migrations from Asia to Europe, have every where left permanent memorials behind them.» *The Scots Magazine and Edinburgh Literary Miscellany*, vol. 70, août 1808, Édimbourg, Archibald Constable & C^{ie}, 1808, p. 546.

⁶⁶ Littré définit à la même période ce terme de la façon suivante : «Nom donné à l'ensemble des peuples qui parlent sanscrit, persan, grec, latin, allemand, slave et celtique.»

⁶⁷ Félix Franck, «Le génie de la Bretagne» in *Revue des cours littéraires de la France et de l'étranger – Collège de France, Sorbonne*, [...], n° 51, 17 nov. 1866, Troisième année, Paris, G. Baillière, 1865-66, p. 828. A la même période, des voix contraires réfutent cette thèse (voir Jean-Baptiste Julien d'Omalus d'Halloy : «Sur la prétendue origine asiatique des Européens» in *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris*, 1^{re} série, tome 6, 1865, pp. 237-250).

⁶⁸ Cf. *La Fée aux Miettes*, *op. cit.*, p. 210. «Belkiss, Belkiss ? [...] C'est ainsi qu'on appelait, en effet, la reine de Saba.» Sur le sujet, se reporter à Patrick Berthier, «La reine de Saba d'un conteur romantique : *La Fée aux Miettes* de Nodier (1832)», journée d'études «La reine de Saba», Université d'Artois, déc. 2001, *Graphè*, n° 11, déc. 2002, pp. 137-149.

⁶⁹ F. McIntosh-Varjabédian, «Le Primitif : complexité et diversité d'une notion», *op. cit.*, p. 14.

⁷⁰ *Op. cit.*, pp. 208-209.

Il est envisageable de localiser l'île d'Arrachieh, contrairement à ce qu'affirme Michel Picard.⁷¹ La tradition orale la situe à proximité de Siwa (Syouah), oasis à l'ouest de l'Égypte, à la frontière de la Libye, dans la partie nord-ouest de l'immense royaume de Saba qui s'étendait de part et d'autre de la Mer rouge selon des sources grecques, et en particulier d'Hérodote⁷², avec lesquelles Nodier devait être familier. Or, voici ce que Nodier avait pu lire dans un récit de voyage publié en 1826 relatant une expédition dans les oasis du désert Libyque :

Drovetti et les autres voyageurs voulant visiter avec sécurité le lac de l'île *Arachyeh*, le bey prit plusieurs cheykh en otage. Une barque avait été apportée de Terrâneh, pour voguer sur ce lac mystérieux, où les voyageurs croyaient trouver le temple de *Jupiter Ammon* : mais en arrivant, ils furent trompés dans leur espoir; ils ne remarquèrent sur ce lac que quelques îlots et des rochers nus, et ne découvrirent aucun monument.⁷³

La similitude des toponymes résout en grande partie le problème des sources de Nodier. L'île d'Arrachieh, telle qu'elle est imaginée par Nodier, résulte vraisemblablement de la lecture du *Voyage à Méroé, au fleuve blanc, au-delà de Fâzoql* du naturaliste Frédéric Cailliaud.⁷⁴ En outre, Cailliaud précise que le lac où se trouve l'île a «cinq ou six lieues de circonférence» (soit une vingtaine de kilomètres) et qu'«il est situé à vingt-cinq lieues environ au nord-ouest de Syouah» (une centaine de kilomètres).⁷⁵ Cette distance est parcourue en 33 heures environ à dos de chameau⁷⁶, soit une durée concordante avec les données de Nodier («à deux jours de l'oasis de Jupiter Ammon», c'est-à-dire de Siwa⁷⁷). Cailliaud nous apprend que l'île d'Arrachieh est un lieu originaire sacré, secret et protégé par sa configuration géographique. Il renfermerait, pour l'Islam, les attributs symboliques du prophète Mahomet.

Ils [les guides de Cailliaud] me parlèrent d'une île mystérieuse sur un petit lac d'eau salée, à quelques lieues de Syouah, comme renfermant des ruines curieuses ; [...]. Cette île [Arrachieh] est en grande vénération ; les habitants prétendent qu'elle est inaccessible, et eux-mêmes n'y vont pas, retenus par une espèce de terreur. Ce saint lieu, me dirent-ils, renferme le sabre et le cachet du grand prophète, ce

⁷¹ Cf. M. Picard, *Nodier: La Fée aux Miettes : Loup y es-tu ?* (Paris, P.U.F, coll. "Le texte rêve", 1992) : «Mais pourquoi la Libye, alors que le royaume de Saba se situerait selon toute vraisemblance dans la péninsule arabique ? [...] Plus étrange encore le nom d'«Arrachieh», qui ne figure sur aucun atlas courant.» (p. 20).

⁷² Cf. André Chastel, "La légende de la reine de Saba" in *Revue de l'Histoire des Religions*, 1939, t.119, pp. 204-225; t.120, pp. 27-44 et 160-174 (en particulier t.119, notes 1 p. 224 et 1 p. 225).

⁷³ Frédéric Cailliaud, *Voyage à Méroé, au fleuve blanc, au-delà de Fâzoql, dans le midi du royaume de Sennar, à Syoua et dans cinq autres oasis, fait dans les années 1819, 1820, 1821 et 1822*, vol. 1, Imprimerie royale, 1826, p. 249. C'est moi qui souligne.

⁷⁴ Explorateur et naturaliste nantais, F. Cailliaud (1787-1869) a participé à deux expéditions en Égypte en 1815-1818 et en 1819-1822. C'est durant la seconde qu'il traverse le désert Libyque et ses oasis, dont celui de Siwa [Syoua]. On lui doit, sur le plan archéologique, la découverte en 1822 de Méroé, ancienne cité de Nubie. Sa personnalité, son intérêt pour la minéralogie le rapprochent de Nodier avec qui il partage la même passion.

⁷⁵ *Voyage à Méroé, op. cit.*, p. 250.

⁷⁶ D'après Cailliaud, «on évalue la marche moyenne du chameau à trois quarts de lieue par heure», *Ibid.*, p. 126. L'animal est réputé pouvoir marcher 15 à 16 heures sans s'arrêter.

⁷⁷ *La Fée aux Miettes, op. cit.*, p. 136.

qui assure au pays les bienfaits du ciel et la conservation de l'indépendance dont ces hommes sont jaloux et savent sentir tout le prix.⁷⁸

L'île Arrachieh pourrait être considérée, à la lumière des théories d'époque sur l'origine des Celtes, comme le lieu matriciel du Royaume de Saba, le saint des saints des lieux originaires, ultime étape dans le parcours à rebours vers l'Écosse des origines. Au cœur d'une zone désertique, gage de paradis retrouvé, mais reliée au Nil par un bras souterrain de ce fleuve (comme le laisse d'ailleurs supposer Nodier dans sa description), cette île se trouve dans une région du monde qui est le berceau de l'humanité, à la croisée de l'histoire des trois grandes religions monothéistes et des croyances anciennes d'Égypte, du Yémen et d'Éthiopie. Le voyage au Moyen Orient auquel se prépare Michel en souhaitant embarquer sur le vaisseau *la Reine de Saba* peut être interprété comme un cheminement vers l'aube de l'humanité. Cette quête ferait d'un conte «qui se rit des siècles»⁷⁹ une gigantesque parabole étiologique. Preuve qu'au bout du chemin des espaces originaires, qu'il mène à Inisfaïl en Argyle ou à Arrachieh au Royaume de Saba, c'est bien l'humanité que l'on retrouve.

La quête des espaces originaires de l'Écosse touche *in fine*, chez Nodier, à l'universel. Si l'influence du «monogénisme humaniste et philosophique, hérité de l'école de pensée écossaise»⁸⁰ semble sur ce point avérée, cet intérêt pour le Primitif écossais me semble également porté par deux autres éléments. Le premier d'entre eux relève de l'histoire des idées. L'Écosse de la fin du XVIII^e siècle, privée d'État depuis 1707 et l'Acte d'union avec l'Angleterre, est sans doute le premier territoire européen à s'ériger en tant que *nation*, justement à partir de la publication des poésies d'Ossian par Macpherson, en 1760, ce qui aboutit à une véritable réflexion sur les origines de l'Écosse. La réaction est immédiate et perdure tout au long du XIX^e siècle : chaque pays d'Europe va se mettre en quête de son propre folklore national et local, de ses poésies primitives, de telle sorte à faire naître l'idée d'une conscience patrimoniale commune, épine dorsale de la nation.⁸¹ Mais ce choix écossais est également en lien avec l'imaginaire affectif de Nodier : à travers l'Écosse de ses rêves et de son voyage, Nodier voit également sa région natale, terre de basses montagnes et de lacs elle

⁷⁸ *Voyage à Méroé, op. cit.*, pp. 57-58.

⁷⁹ P. Berthier, «La reine de Saba d'un conteur romantique [...]», *op. cit.*, p. 139.

⁸⁰ F. McIntosh-Varjabédian, «Le Primitif : complexité et diversité d'une notion», *op. cit.*, p. 12. Sur l'influence de l'École écossaise, voir également, du même auteur, «Nodier et le Primitif [...]», *op. cit.*

⁸¹ Sur ce sujet, voir l'excellent essai d'Anne-Marie Thiesse : *La Création des identités nationales, Europe XVIII^e-XX^e siècle*, Seuil, coll. «Points Histoire», 2001. Il est particulièrement significatif que la première partie de son ouvrage («Identification des ancêtres») s'ouvre sur «L'Iliade calédonienne» (cf. pp. 23-29 et sq.).

aussi. Ce décor, comme Nodier l'écrit dans *Les Marionnettes*, «c'est la Franche-Comté du Lomond et du Jura, c'est l'Écosse du Jura et du Lomond, car le hasard ou la nature a voulu que les montagnes culminantes de deux contrées si semblables l'une à l'autre portassent le même nom.»⁸² Cet ultime avertissement, publié en mai 1843, nous confirme que dans la quête des espaces de l'Écosse des origines, il y avait bien lieu de prendre certaines distances avec les frontières répertoriées des mappemondes pour, au contraire, épouser les contours imaginaires d'une géographie du cœur.⁸³

Sébastien Vacelet
CPTC – Université de Bourgogne (Dijon)
Institut Lenguas Vivas “Juan Ramón Fernández” (Buenos Aires)

⁸² Charles Nodier, *Les Marionnettes* in *Revue de Paris*, vol. 17, Paris, 1843, p. 226.

⁸³ Je souhaite, au moment de clore mon propos, remercier vivement M^{mes} Fiona McIntosh-Varjabédian et Roselyne de Villeneuve, respectivement Professeur à l'Université de Lille III et Maître de conférences à la Sorbonne ainsi que M. Patrick Berthier, Professeur à l'Université de Nantes, pour les documents qu'ils ont bien voulu me faire parvenir et sans lesquels cette communication n'aurait pu voir le jour. Qu'ils trouvent ici l'expression de ma plus profonde gratitude.